

Étienne Pivert de Senancour, *Œuvres complètes* sous la direction de Fabienne Bercegol, tome VI, *Brochures politiques (1814-1815)*, édition de Colin Smethurst, collab. Anthony Loubignac, Paris, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque du XIX<sup>e</sup> siècle », 162 p.

La réédition des brochures rédigées par Senancour sous la première Restauration et les Cent-Jours n'intéressera pas seulement les incondionnels d'*Oberman* ; ces écrits font aussi largement écho au *De Buonaparte* de Chateaubriand. Ils montrent les réactions hostiles que ce flamboyant pamphlet suscita d'emblée chez les intellectuels attachés, comme Senancour, à l'héritage révolutionnaire et impérial, tentant, non sans mal, d'ébaucher une riposte. L'objet de ces textes d'actualité est certes plus large et se conçoit comme une libre discussion des grands et petits écrits du moment : on voit Senancour y soutenir l'abbé Grégoire contre l'abbé Barruel, préférer la logique libérale de Benjamin Constant à la rhétorique royaliste d'un La Maisonfort, entre autres allusions.

L'Enchanteur n'en occupe pas moins, sous la plume de Senancour, une place hors du commun, récurrente voire obsédante. Il fait figure d'adversaire intellectuel par excellence, en dépit de quelques éloges convenus à son talent d'écriture ou d'un hommage à son patriotisme (p. 73), qui singularise déjà Chateaubriand au sein du camp royaliste. L'animosité qui prévaut cependant à son égard n'éclate pas subitement : l'utile chronologie figurant en début d'ouvrage rappelle que dès 1811, Senancour tient sous le coude une vive critique du *Génie du christianisme*, finalement publiée cinq ans plus tard. Mais le prodigieux succès du *De Buonaparte*, qui fait de Chateaubriand une sorte d'oracle du nouveau régime, accentue encore l'exaspération de Senancour. Ce dernier, à l'inverse, joue pleinement la carte de l'outsider marginal en présentant de manière fictive ses brochures de 1814 comme des « lettres d'un habitant des Vosges » : ceci confère à sa réflexion pourtant très parisienne la teinture d'un Candide de province, dont le bon sens serait consolidé par tout éloignement des mondanités frelatées.

On pourra trouver parfois décousu le style de certains de ses commentaires, qui multiplient à plaisir les passages du coq à l'âne pour affecter la spontanéité naturelle d'une réflexion se livrant à cœur ouvert. Mais les arguments dirigés contre Chateaubriand sont clairs. Dès le début du premier écrit paru au printemps 1814, Senancour critique à mots couverts le sentimentalisme grandiloquent de l'Enchanteur, exaltant les Bourbons en « seigneurs des fleurs de lis » (p. 61) ; ce à quoi Chateaubriand, piqué au vif, juge nécessaire de répondre par une note de bas de page lors de la réédition de son propre pamphlet en 1816. Il est vrai que la suite de cette *Lettre d'un habitant des Vosges* prend l'allure d'un véritable règlement de comptes (p. 71) : le *De Buonaparte* s'y voit qualifié de « diatribe ingénieuse », et son auteur accusé de « ressentiment aveugle » et de « haine personnelle » contre Napoléon, mais aussi de manque « d'amour des hommes » et de mépris du peuple, allusion transparente à une supposée morgue aristocratique, devenue ensuite un lieu commun des ennemis des royalistes. Chateaubriand se voit aussi reprocher son exagération dans les chiffres donnés du bilan napoléonien, et plus généralement, un travestissement malhonnête de la réalité : « l'art de donner, avec des mots vrais, des idées fausses ».

Dans une seconde lettre écrite quinze jours plus tard, d'autres auteurs comme Benjamin Constant prennent le pas dans l'actualité décryptée du moment, mais Senancour ne peut s'empêcher de donner un nouveau coup de griffe au *De Buonaparte*, en critiquant (p. 83) l'assimilation qui y est faite entre le monarque et la figure du père de

famille. Cette critique du modèle patriarcal à la Bonald s'apparente à un véritable réflexe idéologique, qui ressurgit sous d'autres traits un an plus tard, au début des Cent-Jours, avec la parution du *De Napoléon*.

Le titre même de cette nouvelle brochure, parue vers le 25 mars 1815 puis rééditée peu après, se veut une réplique mordante au *De Buonaparte*. Avec un an de retard et en cherchant à profiter du subit changement de régime politique, Senancour y consacre un long passage (p. 132) à dénoncer, par une allusion transparente, la xénophobie du pamphlet de Chateaubriand, qui stigmatisait l'empereur corse comme un étranger, illégitime par nature à gouverner les Français. Là où les nombreuses critiques immédiates avaient plaidé l'appartenance des Corses à la nation française, Senancour préfère défendre, par principe, l'exemplarité admirable d'un Français « par adoption » tel que Napoléon. Senancour poursuit ensuite, dans le registre de l'insinuation contre « un écrivain fameux », par des citations tronquées mêlant le *Génie du christianisme* de 1802 et les *Réflexions politiques* de décembre 1814, afin de dénoncer les « bravades » d'un Chateaubriand aveuglé par son tropisme réactionnaire (p. 133-134). La brièveté des Cent-Jours devait cependant vite faire retomber cet enthousiasme vengeur, et un ultime feuillet, daté par provocation du « 14 juillet », clôt cet ensemble d'opuscules où domine globalement l'amertume d'un opposant aux Bourbons réduit à l'impuissance.

L'écho de ces écrits fut, non pas nul – on a vu que Chateaubriand lui-même avait jugé bon d'y répliquer ponctuellement – mais très limité et sans commune mesure avec les productions à la même époque des Grégoire, Carnot ou Constant, pour se limiter aux adversaires des royalistes ; il est vrai que les importantes responsabilités politiques exercées par ces derniers dans le passé leur donnait d'emblée une autre stature. De manière significative, la *Biographie nouvelle des contemporains*, monumental dictionnaire de référence libéral, ne dit mot de ces brochures dans la notice de deux colonnes consacrée à Senancour en 1825 (Paris, Librairie historique, tome 19, p. 138-139). La tardive redécouverte de l'auteur d'*Oberman* sous la monarchie de Juillet provoqua un certain regain d'intérêt pour l'ensemble de son œuvre, tirant d'un oubli définitif ces opuscules que l'on peut donc désormais redécouvrir.

Olivier Tort